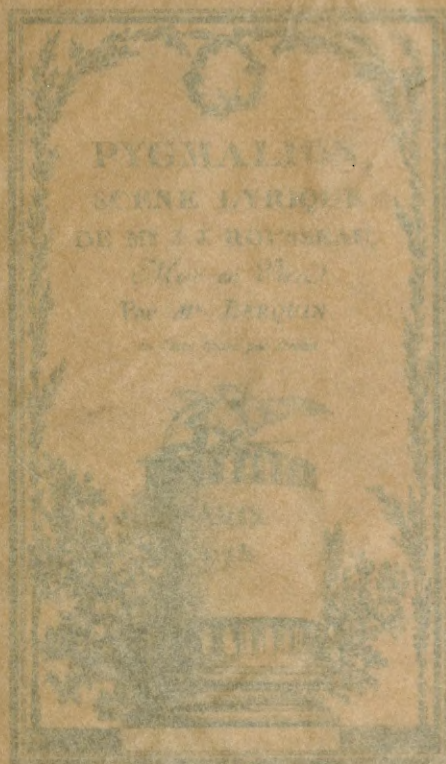
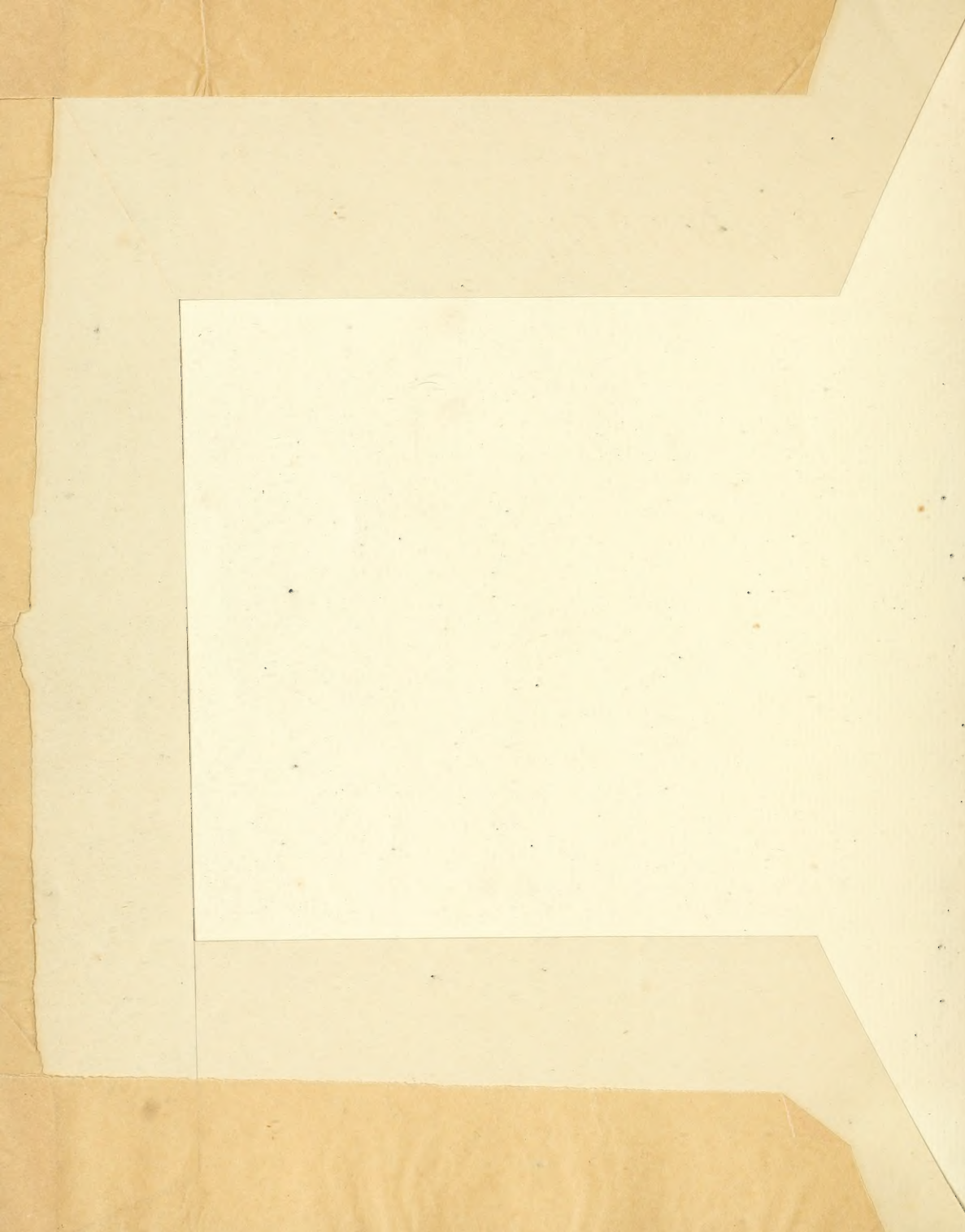


Exempl. n° 5 / Hollande.





PYGMALION

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Cette réimpression a été tirée à 525 exemplaires :

| | Numéros |
|--|-----------|
| 100 sur papier des Manufactures Impériales du Japon. | 1 à 100 |
| 25 sur papier de Chine. | 101 à 125 |
| 25 sur vélin blanc à la cuve | 126 à 150 |
| 375 sur vergé de Hollande | 151 à 525 |

N^o 305

BERQUIN

PYGMALION

SCÈNE LYRIQUE

DE

J.-J. ROUSSEAU

ILLUSTRATIONS DE MOREAU LE JEUNE

SUIVI D'UNE IDYLLE PAR BERQUIN

VIGNETTES DE MARILLIER

Réimpression textuelle sur l'édition originale de 1775



PARIS

J. LEMONNYER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

53 bis, Quai des Grands-Augustins

1883



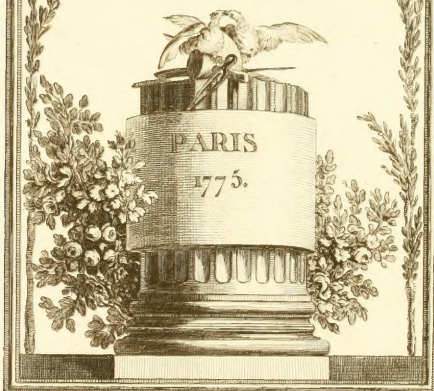
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

<http://www.archive.org/details/pygmalio00berq>

3

PYGMALION,
SCENE LYRIQUE
DE M^r J. J. ROUSSEAU,
Mise en Vers
Par M^r BERQUIN.

Le Texte Gravé par Drouët



PYGMALION,
SCENE LYRIQUE
DE M^r J. J. ROUSSEAU,
Mise en Vers
Par M^r BERQUIN.

Le Texte Gravé par Drouët



PRÉFACE.

*LORSQUE l'ingénieuse Auteur du
Traité sur le Mélo-Drame proposa
d'entreprendre la réforme de notre Opéra
par l'exécution de la Scène Lyrique
de M^r J. J. Rousseau, tous les gens
de goût, persuadés, comme lui, que
le succès de cette pièce seroit l'époque
d'une grande révolution, parurent de
surer qu'appelé pour la seconde fois,
au temple de l'Harmonie, Pygmalion
y prêtât encore la pompe mélodieuse
des vers à l'expression brûlante de
son amour. C'est d'après une opinion*

*si judicieuse que je me suis engagé
dans cette entreprise, heureux, si mon
attention scrupuleuse à employer, le
plus qu'il m'a été possible, les expres-
sions de génie de l'immortel Genevois,
peut me faire pardonner ma témérité.*





1

PYGMALION,
SCENE LYRIQUE

PYGMALION

*Assis et accoudé, il rêve dans l'attitude d'un homme
inquiet et triste; puis se levant tout à coup, il prend sur sa
table les outils de son art, va donner, par intervalles,
quelque coup de ciseau sur quelqu'une de ses ébauches
se recule, et regarde d'un oeil mécontent et découragé.*

JE ne vois sur ces traits ni sentiment, ni vie.

C'est éll que de la pierre. O mon premier génie,

O mon Talent ! qu'êtes-vous devenus ?
 Tout mon feu s'est éteint : ma verve s'est glacée
 Sous mes doigts créateurs le marbre ne vit plus .

PYGMALION ! ta gloire est éclipée .

Allez instruments odieux

Ne deshonnez plus la main qui fit des Dieux .

*(Il jette avec dédain son maillet et son ciseau, et se
 promène quelque temps à grands pas, d'un air rêveur
 et les bras croisés)*

Mais quelle est donc en moi cette métamorphose
 Dont mon esprit confus craint d'entrevoir la cause ?
 Ces pompeux monumens, ces chefs-d'œuvre des arts ,

Qui dans vos murs, o Tyr, o ma patrie !

Appellent l'œil de toutes parts ,

Ne fixent plus sur eux mes avides regards

Tout plaisir est perdu pour mon ame flétrie !

L'entretien du poëte est pour moi sans attraits ,

Je vois avec froideur les palmes de la gloire :

Tout jusqu'à l'amitié, tout meurt dans ma mémoire

Où n'y vient réveiller que d'impuissans regrets.



J. M. Moreau del.

N. Ponce sculp. 1773



Et vous jeunes beautés, le charme de ma vie ,
 Vous qui m'embrasiez tour-à-tour
 Des douces flammes de l'amour ,
 Et du noble feu du génie ,
 Trésors de la nature, ô modèles charmans
 Qu'imitoit ma main enchantée !
 Depuis que cette main a créé GALATHEE ,
 Vous m'êtes tous indifférens .

{ Il s'assied pendant quelques instans, et contemple }
 { tout autour de lui. }

Enchaîné dans ce lieu par un charme invincible ,

Qu'y fais-je ? A disposer quelque marbre grossier,
A tenter, sans idée, une ébauche pénible

Je passe le jour tout entier
Errant de marbre en marbre, incertain & timide,

Mon ciseau méconnoît son guide :
Et ces bustes muets, ces groupes mal formés
Ne sentent plus la main rapide.
Qui d'un trait les eut animés

(Il se leve impétueusement.)

C'en est fait, c'en est fait, j'ai perdu mon génie :
Si jeune, hélas ! survivre à mon talent !

Mais quel est ce transport brûlant
Dont mon ame est encor saisie ?

Eh quoi ! dans les langueurs d'un génie épuisé,
Sent-on des passions cette yvresse orageuse,
Cette inquiétude foudrueuse,

Tous ces feux dévorans dont je suis embrasé ?
Je craignois que l'aspect d'un si parfait ouvrage,
Dans mes travaux hardis ne glaçât mon courage.
Sous la triste épaisseur d'un voile injurieux

Ma main ensevelit le titre de sa gloire ,

Cet objet ravissant ne poursuit plus mes yeux ,

Mais il assiége ma mémoire .

Plus triste & non pas moins distrait ,

Vers lui mon ame est sans cesse emportée ;

Que tu dois m'être cher, incomparable objet ,

O ma divine GALATHEE !

Lorsqu'atteignant ma dernière saison ,

Mes esprits, sans vigueur, ne pourroient rien produire

En te montrant, du moins je pourrai dire

Voilà ce que j'ai fait ! Voilà PIGMALION !

Où, sous les coups du sort impitoyable

Quand je verrai mon génie accablé ,

Quand j'aurai tout perdu, reste-moi Nymphé aimable :

Où, tu me resteras, et je suis consolé .

(*Il s'approche du Pavillon, et le regarde en soupirant .*)

Mais pourquoi la cacher ? Homme aveugle & barbare !

Reducé à vivre oisif, de cet objet charmant

Pourquoi souffrir qu'un voile me sépare ?

C'est trop me dérober un plaisir innocent .



Rien ne peut embellir son port ni sa figure ;
 Mais peut-être au tissu qui forme sa parure
 J'ajouterois encore un ornement nouveau
 Oui, les graces de l'art, celles de la nature,
 Tout doit se réunir dans un être si beau.
 Peut-être il me rendra mon ame aliénée
 Un nouvel examen saura mieux m'éclairer
 Que dis-je ? l'ai-je examinée ?
 Ah ! je n'ai fait que l'admirer.

(Il prend le voile et le laisse tomber effrayé.)

En touchant ce rideau, je ne sçais, téméraire,



et Neron le 2^e jour.



M. de la F. del.

N. Ponce. sculp.



Quelle terreur faisait mon esprit agité.
 D'un temple, où siège en paix une Divinité,
 Je crois ouvrir le sanctuaire.
 C'est ton ouvrage, un marbre... Eh! qu'importe? Aux humains
 On donne bien des Dieux de la même matière,
 Et qui n'ont pas été formés par d'autres mains.

(Il leve le voile en tremblant, et se prosterne. On)
 voit la Statue de Galathée posée sur un Piédestal,
 très petit, mais exhaussé par un gradin de)
 marbre formé de marches demi-circulaires.

Non, ce n'est plus qu'à vous que mon culte s'adresse.

Il faut que mon erreur s'expie à vos genoux :

J'ai cru vous faire Nymphe & vous ai fait Déesse.

Vénus, oui Vénus même est moins belle que vous

Infatigable orgueil voile sous cet hommage !

Je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage .

D'un fol amour propre enivré,

C'est en lui moi seul que j'adore

Mais ces Dieux si puissans, qu'ont ils donc fait encore

De plus digne d'être adoré ?

Quoi, tant d'appas divins sous mes doigts ont pu naître ?

Mes doigts les auroient caressés . .

Ma bouche auroit... Que vois-je ? un défaut... oui peut-être !

Les charmes qu'aux desirs ce voile ose promettre

Devroient être mieux annoncés.

(*Il prend son Maillet et son Ciseau puis*)
s'avançant lentement, il monte, en hésitant, les
gradins de la Statue qu'il n'ose toucher :
enfin, le Ciseau déjà levé, il s'arrête .)

Quel trouble ! quel frisson ! ma main erre tremblante

Je vais tout déformer. Cruel ! moi son bourreau !



Le Royer del.

A. Ponce sculp.



{ *Il s'encourage, et enfin présentant son ciseau, il
 en donne un coup saisi d'effroi, et le laisse
 tomber en poussant un grand cri.* }

Dieux ! je sens la chair palpitante !

Elle repousse le ciseau !

(*Il descend tremblant et confus.*)

Vaines terreurs de mon âme égarée !.....

Je n'ose, je ne puis, tout me vient arrêter.

Ah ! sans doute, les Dieux veulent m'épouvanter :

A leur suprême rang ils l'auront consacrée.

(*Il la considère de nouveau*)

Que voudrais-je y changer ? de quel nouvel attrait

Peut-elle encor être pourvue ?

Ah ! ton seul défaut, cher objet,

C'est le celeste éclat dont tu frappes ma vue :

Avec moins de beauté, rien ne te manqueroit .

(*Tendrement.*)

Mais il te manque une ame . Hélas ! hélas ! sans elle ,

Tous ces charmes si doux sont perdus pour l'amour .

(*Avec plus d'attendrissement encore.*)

Dieux immortels ! qu'elle doit être belle

L'ame digne d'un tel séjour !

{ *Il s'arrête longtems, puis retournant s'asseoir, il dit* }
 { *d'une voix lente, entrecoupée et changée.* }

Malheureux ! où m'emporte un aveugle délire ?

Qu'osai-je désirer ? ... que fens-je ? quelle horreur ?

Ciel ! de l'illusion le voile se déchire ,

Et je n'ose voir dans mon cœur ;

J'aurois trop à fremir du transport qui m'inspire.

{ *Il garde un moment le silence, plongé dans un* }
 { *profond accablement.* }

Voilà le noble amour dont je suis enflammé !

C'est donc un être inanimé

Pour qui je veux ici traîner ma vie entière !

Un bloc d'une froide matière,

Et que ce fer seul a formé !

Insensé, rentre dans toi-même,

Vois ton erreur, gémis sur ton égarement.

Mais non...

(*Impétueusement.*)

Non ce n'est point un fol aveuglement.

Qu'ai-je à me reprocher ? est-ce un marbre que j'aime ?

Ah ! ce n'est que toi seul, objet digne des Cieux,

Dont il m'offre la douce image !

Quel que soit le séjour qui te cache à mes yeux,

De quelque main que tes traits soient l'ouvrage,

De mon cœur éperdu toi seul as tous les vœux.

Et pourquoi donc rougir quand toute ma folie,
 Est de connoître la beauté,
 Tout mon crime d'aimer son image accomplie?
 Que l'on m'arrache aussi la vie
 Si l'on veut me ravir ma sensibilité!

(Moins vivement, mais toujours avec passion.)

Quels traits d'une rapide & pénétrante flamme
 Semblent de cet objet s'élancer sur mes sens,
 Et traîner avec eux mon ame!
 Hélas! Je me consume en efforts impuissants:
 Vire de ses appas, je crois, dans mon délire,
 M'arracher de moi-même, et l'embraser des feux
 Que mon cœur forcené respire.
 Ciel! fi de tout mon sang: que dis-je? non grands Dieux!
 Gardez vous d'exaucer ma prière cruelle.
 Qui! moi mourir pour vivre en elle!
 Ne la plus voir! ah! malheureux!
 Ne pas être celui qui l'aime!
 Non, que d'un feu plus pur son sein soit animé,
 Et que je fois toujours moi-même,

Pour la voir, pour l'aimer & pour en être aimé.

(Avec transport.)

Amour, rage, impuissance, effroyable détresse !

Je porte en moi tous les enfers .

Maîtres puissans de l'Univers,

Qui de nos passions avez connu l'yvresse ,

Vos bienfaits si souvent prévenient les mortels ,

Vous voyez cet objet, vous sçavez ma tendresse ,

Soyez dignes de vos autels.

*{ Et tout de suite, avec un enthousiasme plus vif et
plus pathétique. }*

Et toi, qui par l'amour signales ta puissance ,

Reine des Elémens & Déesse des cœurs ,

Toi qui de la Nature épanchant l'urne immense ,

Inondes l'Univers de germes créateurs ,

Où donc est ce pouvoir que les Dieux-même adorent ?

Inféconde chaleur du plus bouillant transport !

Toutes tes flammes me dévorent ,

Et ce marbre est glacé par le froid de la mort .

(Tendrement.)

Qui pourtant fut jamais plus digne de la vie ?

C'est toi qui par ma main as formé ces attraits ,

Prends mon sang & les vivifie ,

Prends-le tout, qu'elle vive, & je meurs sans regrets .

Toi qui t'enorgueillis du noble & tendre hommage

Que nous aimons à te devoir ,

Qui ne sent rien, insulte à ton pouvoir :

Acheve, achève ton ouvrage ;

Bienfaisante Divinité ,

Voudrais-tu que ces traits fussent la froide image

D'une fantastique beauté ?

$\left\{ \begin{array}{l} \text{Il s'arrête quelques momens pour respirer; et} \\ \text{revient à lui par degrés, avec un mouvement} \\ \text{d'assurance et de joie.} \end{array} \right\}$

Dieux ! quel rayon soudain par sa douce lumière

Vient ranimer mes sens flétris ?

Une fièvre mortelle embrasait mes esprits ;

D'un consolant espoir le calme les tempère ,

Je crois renaître, je revis .

Ainsi le sentiment de notre dépendance

Sert quelquefois à charmer nos douleurs.

Des mortels accablés quels que soient les malheurs,

Sitôt qu'ils ont des Dieux invoqué la puissance,

Un baume adoucissant coule au fond de leurs cœurs.

Qu'espérer toutefois d'un vœu si téméraire ?

Hélas ! en l'état où je suis,

On invoque tout à grands cris,

Et rien n'entend notre prière

Dans la douleur de mon égarement,

Je n'ose interroger mon âme confondue.

Sur cet objet fatal quand je porte la vue,

Le trouble, la frayeur, un soudain tremblement...

(*Ironie amère.*)

Eh malheureux ! deviens intrépide un moment,

Ose fixer une statue.

{ *Il la voit s'animer, il se détourne saisi d'effroi, et* }
 { *et le cœur serre' de douleur.* }

Qu'ai-je vu ?.... Dieux !.... comblez-vous mon espoir ?

Ses yeux brillent... ses chairs... son sein... cruel prestige!

Ce n'étoit pas assez d'espérer un prodige

Il falloit encore le voir ,

(*Excess d'accablement.*)

Dans quel affreux ennui vais-je traîner ma vie ?

Sort déplorable ! ma raison

M'abandonne avec mon génie .

Console-toi PYGMALION .

Sa perte couvrira ta honte & ta misère .

Il n'est que trop heureux pour l'amant d'une pierre

De se nourrir d'illusion .

(*Il se retourne et voit la Statue se mouvoir en
descendre les gradins. Il se jette à genoux, leve
les mains et les yeux au Ciel.*)

Dieux immortels!....Venus!.... O Galathée!

GALATHEE *en se touchant.*

Moi .

PYGMALION *transporté.*

Moi !

GALATHÉE *se touchant encore*

C'est moi.

PYGMALION.

Prestiges ravissans,
Qui maintenant trompez mon oreille enchantée,
N'abandonnez jamais mes sens.

GALATHÉE { *faisant quelques pas* }
 { *et touchant un marbre.* }

Ce n'est plus moi.

PYGMALION.

Qu'entens-je?

*Dans des agitations, dans des transports qu'il a
peine à contenir, il suit tous ses mouvemens,
l'écoute, l'observe avec une vive attention qui
lui permet à peine de respirer.*

GALATHÉE *s'avance vers lui et le fixe :*

*il se leve précipitamment, lui tend les bras et
la regarde avec extase. Elle pose une main
sur lui, il tressaillit, prend cette main dans les
siennes, ensuite la porte à son cœur, puis la cou-
vre d'ardens baisers.*



J. M. Moreau le Jeune del.

N. de Roussy fecit 1773

GALATHÉE avec un soupir.

Encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher & bel objet que mes feux ont fait naître,

Oui, c'est toi, c'est toi seul; je t'ai donné mon être,

Je ne vivrai plus que par toi.

Fin



M. Moreau le J^{ne} del.

N^o. de lausay febr 1773

IDYLLE

Par *M.^R BERQUIN.*

*Eructavit cor meum verbum bonum;
dico ego opera mea regi. Psalm. 137.*





IDYLLE

LE VIEILLARD LAMON, LYSIS
et SA FEMME tenant son fils à la mamelle.

LAMON.

*AMIS, quel désespoir est peint sur vos visages !
Pourquoi fouler aux pieds vos naissantes Moissons ?*

LYSIS.

Laisse nous fuir ces odieux rivages.

LAMON.

Quoi ! lorsque par vos soins ces champs rendus féconds...

LYSIS.

Que ne sont-ils encor rongés d'herbes sauvages !

LA FEMME.

O cher Epoux ! enchaînés à tes pas ,

Ton fils et moi toujours nous suivrons notre pere,

Mais cependant, pourquoi fuir ta chaumière ?

Quand le sort nous poursuit, quel autre azile, hélas !

S'ouvreroit à notre misère ?

LYSIS.

Un désert ou la mort. Ces infâmes bourreaux !

A quel excès, o Ciel ! ils portoient la furie !

Dans leur avare barbarie,

Ils m'auroient arraché jusqu'à ces vils lambeaux.

LAMON.

La paix fleurit sur cette heureuse terre,

Et tu parles de ravisseurs ?

LYSIS.

*Ah ! Lamon, non jamais la guerre
N'enfantait de telles horreurs.*

Tu sais quel Ciel brûlant a dévoré nos plaines.

Filles d'un sol ingrat, mes débiles moissons,

Respirant du Midi les impures haleines,

De germes avortés ont couvert leurs sillons,

Tandis qu'un sol heureux voyoit fleurir les tiennes,

Et parceque la terre a trompé mes travaux,

Parceque dans l'horreur d'une affreuse indigence,

Je n'ai pu satisfaire à d'accablans impôts,

Sans pitié pour mon impuissance,

Ils sont venus, Lamon... Peins-toi ces Scélérats

Sur nos murs dépouillés roulant un œil farouche,

Meurtrissant mon épouse arrachée à mes bras,

Et nous ravissant notre couche.

Arrêtés par la loi dans leur cruel larcin,

Ces Monstres, à regret, nous laissent nos charrues ;

Ont-ils cru qu'épuisés de douleur et de faim,

Pour assouvir d'écécrables sangsues,

J'irois d'un champ maudit creuser encor le sein ?

S'ils pensent que la vie ait pour nous tant de charmes,

Qu'ils viennent essayer nos pénibles labeurs !

O Sillons trop longtems baignés de mes sueurs,

Vous ne boirez plus que mes larmes !

LAMON.

Quoi ! se peut-il que sans être attendris,

Des humains dépouillent leur frère ?

LA FEMME

Eux, Lamon, eux, dis-tu, plaindre notre misère,

Eux qui m'ont enlevé le berceau de mon fils ?

LYSIS $\left\{ \begin{array}{l} \text{prenant son fils d'entre} \\ \text{les bras de sa femme et} \\ \text{l'appuyant sur son sein.} \end{array} \right.$

Malheureux fruit de nos tendresses,

Falloit-il naître, hélas ! pour un si triste sort ?

De tes bras innocens mollement tu me presses.....

(Le détournant de lui.)

Ah ! cesse, Infortune, ces touchantes caresses,

Tu ne sçais pas les vœux que je fais pour ta mort !

LA FEMME Reprenant son fils.

Barbare ! qu'as-tu dit ?

LYSIS.

Où plutôt au Ciel.

LA FEMME.

Arrête.

LYSIS.

Crois-tu que mon enfant me soit moins cher qu'à toi ?

Tu veux qu'il vive ? Eh réponds moi,

Dis, sçais-tu seulement où reposer sa tête ?

Tu veux qu'il vive ? Et dans ton sein

Trouvera-t-il un lait que va tarir la faim ?

Te fais-tu donc un jeu des prières humaines,

Dieu, qu'on peint si sensible au cri de nos douleurs ?

Je demandois un fils pour soulager mes peines,

Et tu me l'as donné pour combler mes malheurs.

L'AMON.

Moderne, mon Ami, cette douleur amère.

Puisque le Ciel épargna mes moissons,

Viens, je n'ai point d'enfants, je veux être ton père.

Toi, la femme et ton fils, venez dans ma chaumière.

Venez, le peu que j'ai nous le partagerons

LA FEMME.

Quoi ! bienfaisant Vieillard, quand tout nous abandonne...

LYSIS.

Moi, j'irois abuser de ses dons généreux

LAMON

Tiens, ne crains point, nous serons tous heureux.

L'Ami du Laboureur est assis près du Trône .

LYSIS

L'Ami ? Dis son Tyran .

LAMON

Non Lysis, ce matin

J'ai porté des fruits à la Ville,

Tout est change' ! le pauvre y bénit son destin .

LYSIS.

Qu'entens-je ?

LAMON.

Et ce n'est point une yvrase stérile,

Des mains d'un Pere tendre il a reçu du pain. ()*

*) On sait que M^r Turgot a fait distribuer aux pauvres
100000, ecus qui lui revenoient de sa Place

Grace te soit rendue, o notre Jeune Prince,

Pour le choix bienfaisant qu'a séu former ton Cœur!

Turgot faisoit fleurir une vaste Province,

Tu veux que tout l'Etat lui doive son bonheur.

Tes vœux seront comblés, o LOUIS ! il nous aime.

Qui connoît mieux que lui nos besoins et nos maux ?

Qui sçait mieux, s'il est doux, s'il est facile même,

De nous faire chérir nos plus rudes travaux ?

Il a voulu goûter le pain de l'amertume, ()*

Il l'a goûté ce pain dont nous sommes nourris.

Ouvre lui ton ame, o LOUIS !

Qu'il te dise les maux dont l'horreur nous consune.'

Qu'il porte jusqu'à toi nos larmes et nos cris !

Ton cœur, nous le sçavons, touché de nos misères,

Veut rendre à nos Hameaux l'abondance et la paix;

Tu veux être pour nous le plus tendre des peres;

(*) Dans une famine cruelle qui ravageoit le Linoisin, on a vu M. Turgot parcourir les Campagnes de cette Province, descendre dans les Chaumières pour en consoler les malheureux habitans, et après avoir goûté lui-même leur pain mêlé de cendre, leur prodiguer les plus généreux secours.

*Quels jours nous sont promis par les premiers bienfaits
Mais ne les rends pas vains ces fortunés présages*

LYSIS avec attendrissement

Ciel !

LAMON

*A ce doux espoir oui tu peux te livrer .
Il veut qu'au Bon Henri nous portions nos hommages,
Seroit-il moins jaloux de se voir adorer ?*







